

LE CRIME ET SON CHATIMENT

(Voir à partir du n° 1)

PREMIERE PARTIE

NI L'UNE NI L'AUTRE

—Non.—J'ai été malade la nuit, il y a quinze jours, et je fermais ma porte à tout le monde... J'ai crié, en cette nuit atroce... mais heureusement la maison que j'habite est isolée... personne ne m'a entendue... Ah ! ce qu'il m'a fallu de courage... de forces !

—Et cet enfant, maintenant, où est-il ?

—Chez une tante qui m'aime et qui seule est la confidente de mon secret. Elle habite Châtillon. Il y a maintenant trois personnes à connaître l'existence de mon fils... vous, ma tante et M. de Lesguilly.

—Et il refuse de vous entendre, sans doute ?

—Il m'a fait chasser de son château !

—Le misérable ! Cependant, depuis que vous avez appris qu'il se proposait de se marier, n'avez-vous pas fait une dernière et suprême tentative auprès de lui ?

—Si. Il y a deux jours, pendant la chasse.

—Ah ! nous ne savions ce qui était arrivé, en effet. Son absence commençait à nous inquiéter, lorsque nous l'avons vu revenir à pied. Et il nous a raconté je ne sais plus quelle histoire pour nous expliquer...

—C'est moi qui ai tué son cheval, parce qu'il voulait partir sans m'écouter.

—Et que lui avez-vous dit ?

—Je l'ai supplié. Je lui ai demandé de me rendre, à moi, l'honneur, et de donner un nom à mon enfant.

—Vous voulez qu'il vous épouse ?

—Oui. Cela vous étonne, vous aussi, parce que je suis une fille de rien ; vous vous dites, sans doute, comme lui, que j'étais assez belle, assez plaisante... mais dès qu'il s'agit de porter le nom du marquis...

—Vous vous trompez, mon enfant, dit le maître de forges... j'estime, comme vous, que vous devez être sa femme... C'est le seul remède au mal que vous m'indiquez.

—Ah ! monsieur, que vous êtes bon de me parler ainsi, dit-elle, sanglotant. Si vous saviez, lui, avec quel mépris il m'a traitée... Moi, marquise de Lesguilly ?... Quelle demande !... N'était-ce pas drôle et gai ? Ah ! monsieur Révéron, je ne veux pas qu'il vous vienne, même une seconde, la pensée que j'ai pu concevoir un pareil rêve par ambition ! Il vous le dira, lui, Gaspard, il vous répètera ce que je lui ai promis...

—Quoi donc ?

—Afin de le laisser libre, je mourrai, quand il aura reconnu mon enfant... quand il l'aura légitimé par son mariage avec moi...

—Vous feriez cela ?

—Je le jure, par le bon Dieu qui lit en moi et qui doit me pardonner la faute que j'ai commise, à cause des atroces souffrances que j'ai endurées.

—Pauvre enfant !

—Vous me plaignez, monsieur Révéron !

—De toute mon âme !

—Cependant, j'ai dû vous affliger... Ce mariage vous plaisait peut-être... je viens ainsi renverser bien des projets. Votre fille aime M. de Lesguilly et son cœur sera brisé lorsqu'elle connaîtra—car vous pouvez tout lui dire sans me nommer à elle—la lâcheté de l'homme à qui elle a failli confier sa vie, en l'honneur et en la loyauté duquel elle avait confiance... Qui, je comprends tout ce que la rupture de ce mariage peut avoir de douloureux pour elle... Dites-lui bien que je n'ai aucune jalousie et que ne lui en veux pas... et que, si éloignée d'elle que je sois par la naissance et l'éducation, cependant je comprendrai quand même sa tristesse de femme... et je la plaindrai... et je prierai pour elle...

Le maître de forges rêvait.

Il prévoyait, en effet, un grand chagrain chez sa fille. Elle aimait Gaspard. Ce mariage, rêvé par elle depuis si longtemps et rompu tout à coup, est-ce que cela ne la rendrait pas malade ?... Comment supporterait-elle un pareil coup ? Comment faire, surtout, pour lui apprendre cette nouvelle ?

Albine se leva et s'inclina pour partir.

—Ma pauvre enfant, dit Révéron, je ferai tout ce qui dépendra de moi pour convaincre M. de Lesguilly. Quant à marier ma fille avec lui, après ce que vous m'avez appris, vous ne vous êtes pas trompée en pensant que c'était une monstruosité à laquelle je ne consentirais pas. Certes, ma fille en pleurera—longtemps—mais qu'est-ce que ses larmes à côté des vôtres ? Cette rupture ne peut blesser son honneur... Et s'il y a quelque incertitude, au début, sur les motifs qui l'ont amenée, l'incertitude cessera dès que votre mariage avec le marquis sera publié... Je vous plains, ma pauvre enfant, et je vous remercie d'être venue... Suivez-moi, je vais vous conduire moi-même... Par où êtes-vous entrée tout à l'heure ?

—Je suis passée par l'avenue.

—On ne vous a pas vue des forges ?

—Non.

—Et le domestique qui vous a introduite chez moi vous connaît-il ?

—Je ne le pense pas. Du reste, j'étais voilée...

—Tout est bien. Vous vous en retournerez, cette fois, par le jardin, vous gagnerez la campagne où, si l'on vous rencontre, votre présence, à cette heure matinale, ne paraîtra pas extraordinaire. Puisque vous voulez que votre secret soit inviolablement gardé, ces précautions sont nécessaires, ne vous en étonnez donc point !...

—Vous êtes bon, monsieur, et je vous garderai une reconnaissance éternelle.

Révéron lui fit traverser la maison et l'accompagna jusqu'au fond du jardin.

Personne ne les avait vus sortir.

Il la regarda s'éloigner, jusqu'à ce qu'elle disparût. Elle pleurait, en marchant, la tête basse. Et Révéron la vit à trois reprises porter son mouchoir à ses yeux, en se dérobant, pour ne pas être remarquée.

Puis, soucieux, il rentra.

Il sonna un domestique !